

AU-DELÀ DE LA LUNE - 1

Songes

Partie 1

EMMA MORGANE

Édition originale publiée par Emma Morgane.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit, sous n'importe quelle forme.

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Ce livre a été publié par BOOKELIS

« Achievé d'imprimer en France »

Couverture : © Stephan CAVELIER, 2018

© Emma Morgane, 2019

ISBN : 979-10-227-9288-2

*À ma sœur, qui a été la première à croire
en moi et qui m'a encouragée
à écrire en profondeur cette histoire,
à Océane, qui m'a soutenue
et qui m'a été souvent d'un grand secours.*

Prologue

L'homme essayait de courir aussi rapidement qu'il le pouvait. Les bois devenaient sombres à mesure qu'il avançait. Il se retournait sans cesse afin de s'assurer qu'il gardait une distance suffisante entre son prédateur et lui. Mais cet énorme monstre à quatre pattes se déplaçait affreusement vite et se rapprochait dangereusement. L'homme savait que ce n'était plus qu'une question de seconde avant que la créature se jette sur lui et le tue. Pourtant, il courait, espérant peut-être un miracle...

1 — LE PIQUE-NIQUE

Après une semaine bien chargée, mes parents avaient décidé de pique-niquer ce samedi après-midi. Cette journée de la fin du mois d'avril 2008 était exceptionnelle. Nous atteignons bientôt les 22 °C, ce qui était extrêmement rare pour la saison, dans notre petite région de Normandie. Il y avait un magnifique ciel bleu et pas un brin de vent.

— Anya, Térésa, vous êtes prêtes ? s'impatienta mon père dans l'entrée.

— Les sandwiches sont faits, Victor ! Tu peux les mettre dans la glacière ? lui demanda ma mère depuis la cuisine. Anya, dépêche-toi, si tu veux que nous profitons de cette belle journée !

— Oui maman, répondis-je depuis ma chambre, à l'étage. Mais je ne trouve pas mon petit haut blanc, celui que vous m'avez offert à mon anniversaire, continuai-je en descendant les escaliers.

— Regarde dans la lingerie, intervint ma mère en me rejoignant au bas des marches. Il me semble l'avoir repassé hier.

Après avoir enfin trouvé mon débardeur, je pris mon gilet noir qui traînait sur la chaise de la cuisine et mis mes lunettes de soleil.

— Je suis prête !

— Tu es magnifique, mon ange ! me complimenta mon père, fier d'avoir lui-même choisi ce débardeur en magasin.

Une fois dans la voiture, nous roulâmes en direction du nord-est de la ville, afin de rejoindre la campagne.

Après avoir quitté la pollution, je contemplai le paysage afin d'apprécier la végétation. Le charme des herbages verdoyants et vallonnés, qui se dessinaient à l'horizon, donnait envie de s'enivrer de leurs parfums naturels. J'ouvris la fenêtre et pris une grande inspiration. Que c'était bon de respirer l'air pur !

Mon père gara le véhicule sur le bas-côté d'une petite route de campagne, à l'ombre du soleil. C'était un endroit où nous avions l'habitude de venir pour pique-niquer l'été. Nous empruntâmes un sentier qui menait vers une clairière, à une dizaine de minutes de marche. Elle était ensoleillée, à l'abri du vent.

Ma mère installa une grande nappe jaune, couvrant des pâquerettes et des boutons-d'or, et y déposa le nécessaire du repas.

Je m'allongeai sur le sol, cueillis un brin d'herbe et le mis à ma bouche. J'espérais pouvoir consacrer uniquement cette journée à me vider la tête et à profiter de mes vacances de Pâques. Durant ces derniers jours, j'avais pensé à ce que je voulais faire à la rentrée de septembre. Je devais faire un choix. Il fallait cependant que je me décide vite et que je donne ma réponse à mon professeur principal une fois la reprise des cours. Malheureusement, je n'avais aucune idée concrète en perspective. J'étais plutôt bonne élève, mais cette année de 1^{re} scientifique avait été assez difficile. Je me demandais si cette orientation me correspondait vraiment. J'hésitais entre deux solutions : entreprendre une formation

dans le commerce et quitter la 1^{re} S. ou bien continuer tant bien que mal dans ma lancée et tenter le baccalauréat l'année prochaine. J'étais toujours indécise. Mais pour le moment, je voulais profiter de cette belle journée.

Une fois le repas terminé, ma mère et moi bronzâmes un peu allongées sur l'herbe. Mon père, supportant très peu la chaleur, alla faire un tour à l'ombre, dans les environs des bois.

Le silence !

Pas un bruit de voiture ou de cyclomoteur strident, ni même les marteaux-piqueurs de la rue en travaux près de notre maison.

Le calme !

On pouvait y entendre le pépiement des oiseaux, ainsi que le léger bourdonnement des abeilles.

Ah, comme c'était agréable !

— Tu sais, ma chérie, s'exclama soudainement ma mère, j'ai réfléchi à la formation dont tu m'as parlé l'autre jour...

Loupé ! Je n'allais donc pas pouvoir passer ma journée à ne pas penser au lycée.

— Avec ton père, nous en avons longuement discuté, et disons... que pour le moment, financièrement, ça tombe plutôt mal, dit-elle d'un ton gêné.

— Quoi ? sursautai-je en me redressant sur mes coudes, tournant en même temps la tête pour la regarder à travers les verres teintés de mes lunettes. Mais comment vais-je faire ? paniquai-je à l'annonce de cette nouvelle qui bouleversait irrémédiablement mes projets. Il faut que je trouve quelque chose très rapidement. Mes résultats scolaires sont loin d'être satisfaisants et je ne sais même pas si je dois continuer et passer en terminale.

— Je comprends, ma puce ! me dit-elle tristement. Peut-être qu'un redoublement ne serait pas si mal, finalement. Cela pourrait te permettre de refaire une meilleure année, car nous savons tous que tu en as les capacités, et si ça n'est pas le cas, ça te laissera un an de plus pour réfléchir à ce que tu veux vraiment faire plus tard.

— Cette formation était de loin la plus motivante que j'avais trouvée, dis-je, déçue.

Ma mère me regarda avec compassion. Mon père avait perdu son emploi dans un cabinet d'architecte, il y a trois mois de cela. Il venait tout juste de retrouver un nouveau travail dans l'urbanisme à la mairie de Valognes, mais avec un salaire moins important.

Ma mère savait pertinemment que notre situation financière serait plus restreinte maintenant que mon père gagnait moins d'argent et que notre façon de vivre changerait également quelque peu.

— Je suis navrée de ce qui est arrivé à papa, mais peut-être y a-t-il une autre solution ? Je pourrais demander à l'assistante sociale du lycée s'il y a des chances que l'on m'accorde une bourse pour l'année prochaine.

— Même si nous en bénéficions, je ne suis pas sûre que cela suffise, pour être honnête.

Elle marqua une pause, puis reprit d'un ton hésitant :

— Nous serons peut-être obligés de vendre la maison, si la situation ne s'arrange pas rapidement. Le crédit ne sera remboursé que dans cinq ans. Et puis, tu grandis et dans quelques années, tu nous quitteras pour faire ta vie, et ton père et moi, nous nous retrouverons seuls dans cette vaste demeure. Alors, peut-être est-ce le moment d'envisager de vivre dans un endroit plus petit, et surtout moins coûteux.

— Oh, maman ! Je suis désolée ! Je ne savais pas que la situation était si alarmante. Je comprends mieux, maintenant ! Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt ? Et papa, qu'en pense-t-il ?

— Il est déçu de ne pas pouvoir sauver ce qu'il a mis tant d'années à construire depuis notre mariage. Il a l'impression de ne pas avoir été à la hauteur. Nous avions une vie aisée avant qu'il perde son travail.

Je me penchai vers ma mère et la serrai très fort dans mes bras.

— Nous allons nous en sortir ! J'en suis convaincue.

— Bien sûr que oui, ma puce ! Nous devons faire des concessions quelque temps, mais je te promets que tout cela sera, un jour, derrière nous. Et puis, tu connais ton père, il est ambitieux. Et bien que son emploi actuel à la mairie lui plaise, il se démène déjà pour retrouver un autre poste au sein d'un cabinet.

Quelques minutes plus tard, mon père surgit en courant d'entre les arbres.

— Térésa ! dit-il à court d'haleine. Sais-tu où sont mes jumelles ?

— Regarde dans le sac à dos bleu, je crois les avoir aperçues dedans, tout à l'heure.

Il enfouit ses deux grandes mains fines à l'intérieur et en sortit une bonne partie de son contenu. À son visage radieux, il me fut facile de lui deviner une excitation bien spécifique : celle qu'il éprouvait lorsque son goût pour l'aventure lui permettait de découvrir un endroit inédit et merveilleux qu'offrait la nature, ou une espèce animale rare qu'il cherchait par tous les moyens à étudier. Il était fasciné par

l'environnement sous toutes ses facettes, et particulièrement par les plantes.

Qu'avait-il encore trouvé ?

— Ah, les voilà ! s'enthousiasma-t-il en se redressant sur ses jambes.

Il passa la sangle de ses jumelles autour de son cou.

— Mon ange, que dirais-tu de m'accompagner ? Je suis tombé sur les empreintes d'un animal qui ressemblent beaucoup à celles d'un canidé, mais en beaucoup plus larges. Voudrais-tu mener l'enquête avec moi ?

Je regardai le ciel bleu, tiraillée entre l'envie de lézarder au soleil, et à la fois séduite, comme toujours, par la proposition de mon père.

— Plus tard, peut-être ! lui répondis-je dans un petit sourire, craignant de le décevoir. Il fait vraiment beau et j'aimerais rester encore un peu avec maman !

— Comme tu voudras ! chantonna-t-il en déposant un baiser sur mon crâne. À tout à l'heure mes princesses. Bronzez bien ! badina-t-il tout en se dirigeant d'un pas rapide vers la forêt.

— Et toi, bonne épopée ! renchérit ma mère. Et surtout, si ton investigation te conduit à un charmant toutou abandonné, il est hors de question que tu le ramènes à la maison, le prévint-elle avec plus de sérieux.

Je ris à mon tour. Mon père avait toujours eu le don de nous rapporter toutes sortes d'animaux blessés qu'il trouvait dans le jardin ou sur le bord de la route, au grand désespoir de ma mère.

— Combien paries-tu qu'il va encore nous dénicher une pauvre petite bête ? me confia ma mère en levant les yeux au ciel.

L'après-midi passa à toute vitesse. Ce repos me fit le plus grand bien. Il était près de seize heures trente et le soleil pointait la cime des arbres. Leurs ombres se profilaient sur cette magnifique clairière.

Mon père n'était toujours pas revenu. Ma mère l'appela tout en frottant sa robe pour retirer les brins d'herbe qui s'y étaient accrochés.

— Victor ! Nous n'allons pas tarder à rentrer. L'air se rafraîchit.

Il n'y eut pas de réponse.

— Victor ! reprit-elle.

Soudain, un hurlement parvint à nos oreilles.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda ma mère, apeurée.

— Papa !

Ce même hurlement retentit à nouveau, suivi d'un grognement.

Le bruit provenait de la colline.

— Anya, commence à ranger les affaires, je vais essayer de trouver ton père, me lança-t-elle peu confiante.

Ma mère se dirigea vers le chemin qu'il avait emprunté et s'enfonça dans les bois. Tout en gardant prudemment un œil en direction des arbres entourant la clairière, je remis les boissons dans la glacière, enfournai les objets que mon père avait sortis du sac et pliai la nappe jaune.

Le souvenir du hurlement, ressemblant étrangement à celui d'un loup, me donnait froid dans le dos et ne me rassurait guère, alors que cette espèce avait disparu de nos régions depuis tellement longtemps.

J'entendis au loin ma mère vociférer le prénom de mon père, mais apparemment, sans succès.

Le temps de finir de plier la nappe, un cri perçant d'une effroyable atrocité, vint jusqu'à mes oreilles. Je sus tout de suite qu'il s'agissait de ma mère. Une montée d'adrénaline me submergea.

— Maman, dis-je doucement, apeurée. Maman ! m'écriai-je ensuite.

Je courus vers la colline, orientée à travers les bois par les cris de terreurs et de douleurs de ma mère. Je l'aperçus de dos, pleurant, agenouillée et penchée en avant. De grandes fougères laissaient paraître sa robe blanche à fleurs mauves, malgré la faible luminosité des rayons du soleil qui filtraient entre les arbres. Elle se redressa, portant ses mains à son visage. Je poussai alors un hurlement en les voyant maculées de liquide écarlate. Je me précipitai vers elle et découvris, là, sous mes yeux, le corps inerte et sanguinolent de mon père jonchant sur le sol.

— Oh non, papa !

Son regard restait figé de terreur. Il était couvert de sang et une plaie béante lui fendait la gorge. Son corps était marqué, autant sur le torse que sur le visage. On y distinguait nettement les traces de cinq griffes aiguisées.

Je ne perçus aucun mouvement venant de sa poitrine.

À mon tour, je mis mes mains devant ma bouche. Sans le contrôler, je me laissai tomber sur les genoux aux côtés de ma mère, également sous le choc, ne pouvant détourner le regard de cet effroyable spectacle.

Alors, le monde s'écroula autour de moi. Tout se voila. J'agrippai la chemise rayée que portait mon père, caressai ses cheveux bruns, pleurant toutes les larmes de mon corps. Mes membres m'avaient complètement lâchée durant de longues minutes. Une force que je ne soupçonnais pas en moi me fit

me lever tant bien que mal et traverser les bois, en trébuchant et en chutant de nombreuses fois, me cognant contre les arbres, accrochant mes vêtements aux branches et aux ronces. Mon périple se termina inconsciemment dans la clairière, le téléphone entre les mains, ayant à peine l'énergie d'aligner deux mots cohérents à la voix au bout du fil.

Plus tard, j'entendis au loin une sirène retentir. Lorsqu'un homme apparut, vêtu d'une tenue de secouriste et portant un sac à dos de la Croix-Rouge, le voile se dissipa. J'avais enfin l'impression de reprendre peu à peu le contrôle de mon corps.

— Vous êtes Anya Lefranc ? s'assura-t-il.

— Oui, suivez-moi ! Mon père est un peu plus loin dans les bois.

L'homme se retourna et appela ses collègues, dont trois sortirent de la forêt avec une civière et marchèrent dans ma direction. Une fois que nous fûmes arrivés sur les lieux, ma mère ne pouvait toujours pas détacher son regard de mon père. Tremblante et épuisée, je réalisai que mes mains aussi étaient couvertes de sang. Ne le supportant pas, je les essuyais sur mon débardeur blanc. L'un des brancardiers l'aida à se relever et l'accompagna jusqu'à l'ambulance, tandis que les deux autres examinèrent mon père. À en juger à leurs têtes, je compris qu'il n'y avait pas d'espoir.

— Savez-vous ce qui s'est passé ? continua à m'interroger le premier secouriste, à mes côtés.

— Non..., nous l'avons retrouvé comme ça. Ma mère et moi... étions restées dans la clairière et... et mon père est allé se promener dans les bois. Comme il ne revenait pas, ma mère est partie à sa recherche.

— D'accord, me dit-il doucement.

Il se retourna vers ses collègues et leur donna quelques consignes. Ces derniers hochèrent la tête.

— Venez ! Nous allons rejoindre votre mère.

Abasourdie par les événements et le flot de voix et de codes qui sortaient du talkie-walkie du secouriste, je le suivis sans un mot. Sur le sentier menant jusqu'à l'ambulance, nous croisâmes un groupe de gendarmes. L'un d'eux tenait un gros appareil photo professionnel, sans doute pour prendre des clichés des lieux et des blessures de mon père. Quand nous fûmes presque arrivés au bout du chemin, j'aperçus au loin ma mère en compagnie d'un autre gendarme. Elle portait à nouveau ses mains à son visage et poussa un cri, puis elle s'écroula dans les bras du gendarme. N'ayant pourtant rien entendu de leur conversation, je sus tout de suite de quoi il s'agissait.

— Maman ! me mis-je à sangloter.

Je courus dans sa direction. Le gendarme la fit s'asseoir sur le rebord du coffre ouvert de sa voiture bleu marine. Je serrai ma mère très fort.

— Il... il est mort ! confirma-t-elle douloureusement.

Bien que je m'y sois attendue, à l'annonce de ces mots, l'information tomba comme un couperet. Je n'avais plus aucune autre réaction que celle de prendre ma mère dans mes bras et de l'écouter pleurer tout en lui frottant le dos. Le gendarme s'éloigna pour nous laisser un peu d'intimité et se renseigna auprès de ses collègues sur les présomptions du décès.

Ma mère poussa à nouveau un cri, mais faible cette fois, et sanglota de plus belle lorsqu'elle aperçut les secouristes sur le sentier. Ils revinrent avec le corps de mon père posé sur la civière, couvert d'un linge blanc, et l'emportèrent dans

l'ambulance. L'un d'eux retira légèrement le drap jusqu'à la taille, pour expliquer au gendarme ses blessures, avant de le soustraire aux regards.

— Mademoiselle, reprit le gendarme en s'approchant de nous. Je suis l'Adjudant Bonin. Je sais que ce n'est pas le moment approprié, mais j'ai besoin que vous me racontiez toutes les deux ce qui s'est passé.

— Écoutez, l'interrompis-je. Vous voyez bien que ma mère n'est pas en état de parler ! J'ai déjà tout dit à l'un des secouristes tout à l'heure. Vous n'avez qu'à le lui demander.

— Je comprends ! me fit-il calmement. Mais je dois toutefois vous poser quelques questions plus précises.

Me rendant compte qu'il ne faisait que son travail, je ne pus m'y opposer, puis je repris d'un ton plus placide :

— Allez-y !

— Bien ! Avez-vous vu ou entendu quelque chose ? Un bruit, un cri, une silhouette... ?

— Euh... oui, répondis-je en me forçant péniblement à me remémorer les événements. Il y a eu un cri bizarre, comme... comme le hurlement d'un chien... ou quelque chose qui s'en rapproche. Oh ! Et des grognements aussi.

Il griffonna sur son calepin, notant ce que je lui racontais, jetant de temps à autre un œil inquiet sur ma mère qui ne manifestait plus aucune réaction.

— Et ensuite, combien de temps avez-vous mis pour retrouver votre père ?

— Aucune idée, peut-être deux, voire trois minutes. Ou peut-être cinq ! Je ne sais vraiment plus... Mais c'est ma mère qui l'a trouvé en premier.

Comme elle ne montrait toujours aucun signe encourageant, l'adjudant continua son interrogatoire.

— Pourquoi était-il dans les bois ?

— Il était parti se balader. Mon père adore la nature et...

Puis, les larmes de nouveau au bord des yeux, réalisant qu'il ne reviendrait plus, je repris, la gorge nouée :

— ...adorait la nature. Il était venu un peu plus tôt dans l'après-midi chercher ses jumelles.

— Étrange ! Mes collègues n'ont rien retrouvé, releva-t-il en tournant les pages précédentes de son carnet. Bien, dans ce cas, je vais demander à mes hommes de fouiller la zone sur un périmètre plus large. D'après les blessures sur le corps de votre mari, reprit-il en s'adressant pesamment à ma mère, essayant peut-être de susciter chez elle une réaction, tout laisse à penser qu'il aurait été attaqué par un animal sauvage. Nous pouvons nettement distinguer des marques de griffures sur lui. Toutefois, le médecin légiste nous fera part d'un compte rendu détaillé et nous vous tiendrons au courant si une enquête doit être ouverte.

Il me tendit une carte et ajouta :

— Surtout, si vous vous souvenez de quoi que ce soit, ou si vous ressentez le besoin de parler, n'hésitez pas à me contacter.

— D'accord. Merci ! le lui adressai-je en prenant ses coordonnées et en rangeant le morceau cartonné aussitôt dans la poche de mon jean. Pouvons-nous rentrer chez nous, maintenant ?

— Bien sûr ! Mais je constate que vous n'êtes pas en état de conduire, madame. Je vais donc demander à l'un de mes collègues de vous raccompagner chez vous. Je me chargerai de faire rapporter votre véhicule.

— Merci, intervint faiblement ma mère.

Le chemin du retour me parut interminable. La voiture de patrouille nous déposa chez nous. Ma mère était épuisée par le chagrin et je ne savais pas si l'une de nous deux parviendrait à fermer l'œil de la nuit, qui s'annonçait très longue. Je n'arrivais pas à croire que nous rentrions sans mon père, qu'il ne franchirait plus jamais le seuil de notre maison.

Une fois à l'intérieur, ma mère s'écroula sur le canapé. Il était dix-huit heures trente et je ne savais pas quoi faire. Devais-je prévenir immédiatement mes proches ? Comment leur annoncerais-je une telle nouvelle ? Ma mère était psychologiquement incapable de le faire. C'est alors que je m'aperçus que je tenais encore dans mes mains le téléphone portable que j'avais utilisé pour appeler les secours. C'était celui de mon père. Horrifiée, les yeux rivés sur les traces rougeâtres séchées sur la coque, je le lâchai, puis il atterrit à terre et se brisa. Machinalement, j'eus un mouvement de recul, troublée par le retour du flot d'images des événements de l'après-midi qui s'entrechoquait violemment dans ma tête. Mes épaules touchèrent le mur de la cuisine, et je sursautai à ce moment précis lorsqu'on frappa à la porte.

Me forçant à reprendre mes esprits, j'ouvris.

— Je vous ai rapporté votre voiture, me fit l'Adjudant Bonin en me tendant les clefs. J'ai aussi votre glacière, ajouta-t-il en la soulevant. Le reste de vos affaires est dans le coffre.

— Merci ! Je les avais complètement oubliées.

Je saisis la glacière et la déposai dans un coin de l'entrée.

— Comment vous sentez-vous ?

Je tournai la tête en direction de ma mère. Il suivit mon regard. La voyant déconfite dans le canapé, il reprit :

— Je me suis permis de demander à un psychiatre, avec lequel notre équipe collabore dans certains cas, de vous contacter au plus vite. Je crois que votre mère en a besoin.

Il me considéra avec compassion.

— Prenez soin d'elle, me conseilla-t-il. Y a-t-il quelque chose que je peux faire ?

— À vrai dire, je ne sais pas si j'aurai la force de prévenir ma famille. Je n'ai aucune idée des mots à utiliser pour ce genre de situation.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, je peux m'en charger. Donnez-moi juste les coordonnées des personnes à joindre.

Je l'invitai à entrer, puis il patienta devant la cuisine. J'enjambai les éclats du téléphone et attrapai le bloc-notes sur le meuble, y inscrivis les noms et numéros des membres les plus importants à contacter, puis lui tendis la liste.

— Encore merci pour votre aide.

— Je vous en prie ! Ça fait également partie de mon travail.

Il me regarda fixement, puis reprit :

— Je vous trouve très courageuse pour votre jeune âge.

— Je ne sais pas si l'on peut appeler ça du courage. Je dirais surtout que je n'arrive pas à réaliser. J'ai l'impression de faire un mauvais rêve, espérant seulement pouvoir bientôt me réveiller.

— Tenez le coup, pour vous et votre mère. Elle aura besoin de vous et de votre force.

J'acquiesçai un demi-sourire en guise de remerciement.

— Bien ! Je vous laisse. Reposez-vous ! Je repasserai demain pour prendre votre déposition.

— D'accord. Et encore merci !

L'Adjudant Bonin s'éloigna et monta dans une voiture de gendarmerie qui l'attendait devant la maison. En me retournant après avoir fermé la porte d'entrée, je me retrouvai nez à nez avec le grand miroir du placard. Des taches brunes apparurent sur mon débardeur blanc. Le sang de mon père ! Un haut-le-cœur s'échappa de mes entrailles. Je laissai tomber violemment la glacière et courus immédiatement vers les toilettes.

Ayant repris mes esprits au bout de quelques minutes, je sortis rapidement de la pièce pour me changer. Je fonçai dans ma chambre, y attrapai un jean et un tee-shirt propre, puis m'enfermai dans la salle de bain. Je dus rester un long moment sous la douche afin d'en extraire toutes les taches de sang.

2 — L'ENTERREMENT

En descendant au rez-de-chaussée, ma mère avait fini par s'endormir dans le canapé. Je pris une couverture dans le placard de l'entrée et la dépliai sur elle, quand on frappa à la porte.

Sur le perron, j'aperçus ma tante, Emma. Elle était bouleversée.

— Je viens juste d'apprendre pour Victor. Oh, ma chérie !

Elle s'avança vers moi et m'attrapa avec ses immenses bras pour me serrer tendrement contre elle. Cette proximité permit de laisser sortir ma douleur, comme rassurée d'être enfin entourée d'un membre de ma famille autre que ma mère, pour lequel je n'avais plus besoin de faire semblant d'être forte.

Tante Emma était la sœur aînée de ma mère. C'était une femme très grande et longiligne. Autrefois, elle avait été top-modèle. À présent, du haut de ses quarante-sept ans, elle s'occupait de recruter les mannequins et de leur apprendre les ficelles du métier.

— Je suis venue dès que j'ai su. La gendarmerie m'a prévenue. Où est ta mère ? m'interrogea-t-elle en s'écartant légèrement, ses deux mains posées sur mes épaules.

— Elle s'est endormie sur le canapé.

— Oh ! Je ne vais pas la déranger, alors.

Tante Emma caressa mon bras, se retourna et fit entrer deux grosses valises.

— Je suis désolée, j'étais dans un taxi quand j'ai reçu l'appel. Je rentre de Paris et sortais tout juste de l'aéroport de Maupertus. Du coup, je suis venue directement.

— Tu as bien fait.

— Je pense que je vais rester ici quelques jours, pour aider ta mère à s'occuper de l'enterrement, si cela ne pose pas de problème.

— Bien sûr que non, ça me fera plaisir de passer un peu de temps avec toi. Merci.

Elle possédait un petit appartement dans le centre-ville de Cherbourg, où elle y vivait lorsqu'elle revenait de temps en temps dans la région pour y séjourner le week-end.

— Et toi, comment te sens-tu ? finit-elle par me demander.

— Je ne sais pas trop, je ne réalise pas. J'ai peur d'aller me coucher après avoir vu papa dans cet état.

— Oh, ma pauvre chérie !

Je me blottis une fois de plus dans ses bras et elle m'embrassa sur le front.

— Je suis là, maintenant, me réconforta-t-elle. Raconte-moi un peu ce qui s'est passé. Le gendarme n'a pas voulu me dire grand-chose au téléphone.

Bien que n'ayant pas la tête à ça, je lui expliquai rapidement ce que j'avais vécu. Elle semblait dépitée et ne parvenait pas à reprendre ses esprits.

Ma mère se réveilla et se leva du canapé. Elle avançait vers nous d'un pas lent, comme une somnambule. Aucune réaction ne se dessina sur son visage lorsqu'elle aperçut ma tante. Elle était toujours sous le choc et ne parlait pas. Ma tante fut stupéfaite en voyant sa robe maculée de sang.

— Mon Dieu, Térésa ! s'écria-t-elle en la rejoignant. Viens avec moi, nous allons monter à la salle de bain, dit-elle en passant son bras autour de la taille de sa sœur.

Ma mère, épuisée, se laissa diriger par ma tante, comme le ferait une marionnette. Elles grimpèrent doucement les escaliers tant bien que mal.

J'empoignai les valises et les portai à l'étage dans la chambre d'ami. Mon sang ne fit qu'un tour quand mes yeux se posèrent sur une photo sur la commode représentant mes parents. C'était moi qui l'avais prise à nos dernières vacances d'été. Mon père souriait en regardant ma mère qui éclatait de rire. Ils étaient tellement heureux ! Je me sentis de nouveau mal à l'aise et dus m'asseoir un instant sur le lit. Je serrai le cadre contre moi un moment, puis le replaçai sur le meuble, les larmes coulant sur mon visage.

En passant devant la salle de bain pour descendre les escaliers, je perçus derrière la porte les sanglots de ma mère qui résonnaient dans la pièce. Ils me déchirèrent davantage le cœur. Je m'adossai au mur en me laissant glisser tout du long jusqu'à ce que mes fesses touchent les marches, l'accompagnant silencieusement. Au bout d'un moment, je me relevai et me précipitai dans la cuisine pour échapper à ses pleurs. Il fallait que j'occupe mon esprit à autre chose. J'aperçus la glacière qui était restée dans l'entrée. Je l'ouvris et rangeai les boissons qui s'y trouvaient, le paquet de chips et déposai les pains de glace au congélateur. Je ramassai également les morceaux du téléphone portable de mon père et les mis à la poubelle.

J'entendis ma tante descendre les escaliers.

— Comment va-t-elle ? m'enquis-je au bas des marches.

— Je l'ai couchée, mais elle ne veut rien manger. Elle a fini par s'endormir.

J'acquiesçai tristement.

— Au fait, j'ai monté tes deux valises dans la chambre d'ami.

— Merci, Anya, mais il ne fallait pas t'embêter.

— Ça ne m'a pas dérangé. Ça m'a permis de penser à autre chose pendant un instant.

Elle me fit un sourire compatissant et passa son bras sur mes épaules pour m'entraîner dans la cuisine.

— Veux-tu grignoter quelque chose ? lui demandai-je. Tu n'as pas eu le temps de manger, du coup.

— Ne t'inquiète pas pour ça, je n'ai pas très faim, moi non plus.

Je poussai la chaise près de moi et m'assis tant bien que mal.

— Que devons-nous faire, maintenant ? me renseignai-je.

— Je crois que pour l'instant, le mieux c'est d'aller nous coucher et essayer de dormir un peu. Nous aurons les idées plus claires demain matin. Pour ce soir, nous ne pouvons plus faire grand-chose.

J'opinaï.

— Encore faudrait-il que j'arrive à fermer l'œil, protestai-je, plus pour moi-même.

— Allez, viens ! murmura ma tante en m'aidant à me relever.

Une fois dans mon lit, évidemment, je ne trouvai pas le repos. Le souvenir du corps de mon père me hantait.

Ce ne fut qu'au petit matin que le sommeil prit le dessus. Des images incompréhensives s'entrechoquaient dans mon esprit. Au fur et à mesure que je somnais dans l'inconscience, quelques détails m'apparurent cependant. Mon père se tenait là, dans les bois, juste devant moi. Il était de dos. J'avais beau l'appeler, il ne se retournait pas. Il était

avec ses jumelles et il scrutait au loin, une grande masse sombre. Des branches craquèrent près de nous. Mon père se tourna aussitôt vers le bruit. Une silhouette apparut dans l'ombre derrière moi. Je ne pouvais apercevoir son visage. Soudain, un hurlement retentit dans la direction opposée. Un énorme chien sortit de l'obscurité des arbres. La silhouette foncée et indescriptible se rua dans la direction de mon père, et le chien menaçant bondit à son tour. Mon père fit tomber ses jumelles et courut le plus vite possible, apeuré. Seulement, il n'était pas assez rapide. La silhouette le rattrapa et déchira un bout de sa chemise. Mon père parvint in extremis à s'échapper de son emprise. Le chien se jeta alors sur mon père et l'emporta dans sa grande gueule ouverte.

Je fis un bond dans le lit et me redressai. J'étais tout essoufflée et trempée de sueur. Les rayons du soleil m'éblouirent. Il me fallut un certain temps avant de comprendre que je me trouvais dans ma chambre et de me remémorer douloureusement les événements de la veille.

J'attrapai mes affaires et me précipitai dans la salle de bain pour prendre une douche. Les cheveux humides, je m'allongeai sur le lit, repensant à ce cauchemar. Je savais bien que les rêves se formaient à cause de plusieurs petits détails que nous emmagasinions inconsciemment les jours précédents, mais celui-ci me paraissait à la fois surnaturel et tellement réaliste. Le chien que j'y voyais devait être celui à qui appartenaient les empreintes évoquées par mon père. Sauf que, dans mon rêve, il était vraiment très grand et il était impossible qu'un chien puisse être réellement aussi imposant. Les songes accentuaient souvent les événements de la vie courante. Ce qui retenait le plus mon attention, c'était la silhouette que j'avais aperçue. Elle n'avait pas de

visage. Même quand elle courait après mon père, son aspect était flou. À la carrure, ça devait être un homme, jeune et élancé, d'une rapidité démesurée.

Un nœud se forma dans mon estomac. Il fallait tout de même que j'essaie d'avaler quelque chose. Je descendis à la cuisine pour prendre un paquet de gâteaux secs et un jus d'orange. C'était la seule chose qui me tentait pour le moment. Ma tante était déjà debout en train de boire son café.

— Tu as réussi à dormir un peu ? me demanda-t-elle.

— Très peu. Et j'ai fait un cauchemar. J'ai dû trouver le sommeil qu'au petit matin.

Je pris le jus d'orange dans le réfrigérateur avant de le refermer, quand on frappa.

— Tu attends quelqu'un ? s'étonna ma tante.

— Non.

Ma tante alla ouvrir et resta devant la porte, tandis que je continuai de grignoter. Elle serra une main et jeta un coup d'œil dans ma direction, puis s'écarta pour laisser passer la personne. L'Adjudant Bonin fit son entrée.

— Bonjour, Anya. Je ne vous dérange pas, j'espère ?

— Non, dis-je en secouant la tête, étonnée de le revoir si vite.

Il tenait un ordinateur portable dernier cri. Alors, je compris soudain l'objet de sa visite.

— Je vous en prie, asseyez-vous, lui proposai-je en lui désignant une chaise de la cuisine.

Il la tira et posa l'ordinateur sur la table, pendant que je finissais de croquer dans mon biscuit. Tante Emma débarrassa sa tasse de café dans l'évier.

— Comment va votre mère ? me demanda-t-il en s'installant.

- Elle dort encore et elle n’a pas voulu manger hier soir.
- C’est le contrecoup, admit-il. Il faudra veiller à ce qu’elle se nourrisse tout de même un peu.
- J’espère qu’elle retrouvera vite l’appétit.
- Bon ! Je vais prendre votre déposition.
- Ma tante peut rester avec nous ?
- Oui, bien sûr.

Tante Emma prit place à côté de moi et me saisit la main.

J’essayais de raconter en détail l’après-midi. Notre entretien dura près d’une heure. Les mêmes questions revenaient sans cesse. Il me demanda si mon père avait des ennemis, s’il devait de l’argent, et si son nouvel emploi lui plaisait. Des tas de renseignements qui, à mon sens, n’avaient aucun intérêt. Il enquêta également sur ma mère, sur notre façon de vivre. Il m’expliqua qu’il ne devait écarter aucune piste. L’entrevue terminée, il nous informa que le médecin légiste n’avait toujours pas fini d’identifier les traces de griffures sur mon père et devait le garder encore un peu, le temps d’être sûr de son expertise.

— Alors, quand pourrons-nous récupérer le corps de Victor ? demanda ma tante, agacée.

— Demain, je pense, précisa-t-il.

La sonnerie du téléphone retentit. Elle me fit faire un bond. Une montée d’adrénaline réchauffa mon sang. Je ne voulais pas répondre. Ça devait être un membre de ma famille, et je ne saurais pas comment lui annoncer la nouvelle. La sonnerie résonna une deuxième fois, puis une troisième. Ma tante me regarda, puis comprit tout de suite mes réticences.

— J’y vais ! me dit-elle.

Elle décrocha le téléphone, puis discuta un long moment avec son interlocuteur. L’adjudant se leva, me salua et prit

congé. Ma tante reposa le combiné sur son socle et m'informa que l'appel venait d'un psychiatre, le Dr Leclerc, et qu'il se déplacerait voir ma mère en fin de matinée.

La journée passa lentement. Ma mère ne sortit pas une seule fois de sa chambre. Je lui avais apporté un plateau-repas, auquel elle n'avait quasiment rien touché. La visite du psychiatre n'avait rien donné. Nous nous doutions qu'il lui faudrait du temps pour aller mieux, mais son état restait inquiétant. Soit elle réussissait à se ressaisir assez rapidement, et c'était ce que nous lui souhaitions tous, ou bien il lui faudrait alors une très longue période pour tout accepter, ce qui pourrait lui prendre des mois.

Dans l'après-midi, ma tante emprunta la voiture de ma mère et se renseigna à propos des pompes funèbres. Elle s'occupa de choisir les fleurs pour l'enterrement, la pierre tombale et le cercueil, et alla réserver un emplacement au cimetière de Valognes. Pendant ce temps, Roland, à la fois un ami de mes parents, mais également le père de Cédric, mon meilleur ami, nous rendit visite, lui aussi. Il était très peiné et me fit part de l'inquiétude de son fils à mon égard. Il me précisa que je pouvais toujours compter sur eux, au moindre problème. Je le remerciai de son attention, mais lui expliquai que pour le moment, je n'avais pas le cœur à voir du monde, ce qu'il comprenait parfaitement, ma mère lui ayant dit la même chose.

Dans la soirée, ma tante et moi rédigeons l'avis de décès afin de pouvoir le faire publier dans la rubrique nécrologique du journal pour le mardi.

Le lendemain, la gendarmerie nous apprit que le corps de mon père serait transféré dans l'après-midi aux pompes funèbres. Ma tante déposa l'avis de décès et confirma la commande de fleurs. L'enterrement serait donc prévu pour le

samedi suivant. Ma mère fit une brève apparition dans la cuisine pour prendre une bouteille d'eau et un verre, puis remonta aussitôt dans sa chambre.

Le mardi, le téléphone sonna à plusieurs reprises au cours de la journée. L'annonce du décès de mon père était parue dans le journal et fit rapidement le tour de la petite ville de Valognes. Plusieurs membres de la famille se déplacèrent pour nous rendre visite. Je me retrouvai serrée dans de nombreuses paires de bras. Mon père était quelqu'un de très apprécié. Je fus très heureuse, malgré tout, de revoir certains visages. Malheureusement, la plupart du temps, nous nous réunissions souvent pour ce genre d'événement.

Le jeudi, ma tante essaya d'attirer l'attention de ma mère pour trouver le costume que porterait mon père dans son cercueil, sans succès. Je dus choisir pour elle, de même pour la tenue qu'elle mettrait à l'enterrement. L'après-midi, l'Adjudant Bonin nous annonça que l'enquête était terminée pour son équipe et que la conclusion du médecin légiste était qu'il soupçonnait l'attaque d'un animal de grande envergure, comme celle d'un ours. Ce qui semblait pourtant peu probable dans la région. Le dossier serait remis à la police de Cherbourg pour un complément d'enquête et une battue pour capturer l'animal serait également organisée. Les jumelles n'avaient toujours pas été retrouvées et des lambeaux de la chemise manquaient au niveau du col. Sans doute qu'ils eurent été avalés par la bête qui l'avait mordu dans le cou.

Le jour suivant ressembla aux autres. Je donnai un coup de fer à repasser au tailleur que je porterais le lendemain pour l'enterrement. Ma tante s'occupa des derniers préparatifs. Je ne la remercierai jamais assez pour tout ce qu'elle faisait pour nous.

Le jour J arriva. Le ciel était encombré de nuages gris qui laissaient présager une averse. J'enfilai mon tailleur noir et aidai ensuite ma mère à s'habiller. J'avais prévu un paquet de mouchoirs en papier dans son sac, un dans sa veste et un pour moi. En sortant de la maison, un petit rayon de soleil fit son apparition entre deux gros nuages. Je pris rapidement les lunettes teintées de ma mère et lui ajustai. N'ayant pas retrouvé les miennes depuis ce funeste après-midi, je veillai à ce que ma seconde paire soit bien dans mon sac à main. Ma mère tenait à peine debout et ma tante avait eu la bonne idée de lui trouver un fauteuil roulant pour la journée. Elle avait tout de même réussi à le mettre dans le coffre de la voiture.

Arrivées au funérarium, nous vîmes des membres de la famille qui nous y attendaient. Nous n'étions pas véritablement proches d'eux. La plupart faisaient partie de celle de mon père, mais nous avions peu de contact. Après quelques sanglots et quelques embrassades, ma mère fit un dernier « adieu » à mon père, avant de refermer le cercueil. Quant à moi, je n'eus pas la force d'aller le voir. Je préfèrai garder une image de lui quand il était souriant et joyeux, alors qu'il était couvert de sang la dernière fois que je l'avais vu.

Ensuite, nous reprîmes la route pour le cimetière, suivant le corbillard. La pluie commença à tomber. La messe avait lieu dans l'église et à l'intérieur, l'atmosphère générale de la pièce la rendit encore plus froide et lugubre. Tout dedans était glacial et triste. C'était fascinant de voir à quel point la nature d'un événement pouvait changer l'ambiance d'un tel lieu, la différence entre la joie et la bonne humeur d'un mariage, d'un baptême ou d'une communion, comparée à la cérémonie d'adieux aux défunts.